

**GUERRE ET PAIX ENTRE LES SCIENCES
DISCIPLINARITÉ, INTER ET TRANSDISCIPLINARITÉ**

Sommaire

Présentation, par Alain Caillé 5

ENVOI

■ **Edgar MORIN**

Sur la transdisciplinarité 21

LA GUERRE ÉCONOMIQUE

Philippe CHANIAL

*Homo politicus. Les paradoxes de la théorie
de l'acteur rationnel* 30

Douglass NORTH

*Le défi de Karl Polanyi. Le marché et les autres systèmes d'allocation des
ressources*..... 51

Jérôme MAUCOURANT

Le défi de la New Economic History. Réponse à D. North 65

Philippe STEINER

Mise en perspective de la sociologie économique 82

Dominique TEMPLE

L'économie humaine 103

LA GUERRE PSYCHOLOGIQUE (ET ANTHROPOLOGIQUE)

René GIRARD

Violence et représentation dans le texte mythique 110

Bruno VIARD

Psychologie et sociologie peuvent-elles communiquer ? 129

Jean-François FILION

Dialectique et Société de Michel Freitag.

Sur la sociologie dialectique..... 139

LA GUERRE DES NERFS : DE QUELQUES DIFFICULTÉS
DE LA TRANSDISCIPLINARITÉ

François LURÇAT

Pour une épistémologie négative. Disciplines et frontières 155

Jean-Louis LE MOIGNE

L'arbre ou l'archipel ? Sur la connaissance disciplinée 167

Denys DE BÉCHILLON

La notion de transdisciplinarité..... 185

MARCEL MAUSS ET LE PROJET D'UNE PAIX PERPÉTUELLE

Camille TAROT

Unité et diversité des sciences sociales de Durkheim à Mauss 201

Gérald BERTHOUD

« Recomposer le tout ». Le pluralisme méthodologique de M. Mauss... 221

Anne-Marie FIXOT

Une querelle de bornage disciplinaire.

L'exemple de la morphologie sociale 241

DÉBATS ET CONTRIBUTIONS

Henri RAYNAL

À propos de la controverse sur l'art contemporain 259

Dominique TEMPLE

L'impasse génocidaire. À propos du Rwanda..... 269

Sébastien SCHEHR

Critique du discours de la désaffiliation 278

Serge DUFOULON

Le prix de la voyance 290

Alain MILON

Du don à la dette : Aristote, Nietzsche, Deleuze 307

HÉRITAGE

Louis Maitrier

Gauche – droite. La localisation urbaine et l'origine

des partis politiques 319

Bibliothèque 352

Réunions du MAUSS 378

PRÉSENTATION

par Alain Caillé

« Ceux qui se bornent à une seule recherche manquent souvent de faire des découvertes qu'un esprit plus étendu, qui peut joindre d'autres sciences à celle dont il s'agit, découvre sans peine. Mais comme un seul ne saurait bien travailler à tout, c'est l'intelligence mutuelle qui peut y suppléer », écrivait Leibniz¹.

En quelques mots, tout n'est-il pas formulé des paradoxes inhérents à la division du travail intellectuel ? Il existe, de toute évidence, une forme de stupidité profonde, un aveuglement systématique propre aux spécialistes de chaque science particulière, liés entre eux par une commune discipline. Et cette cécité organisée, bizarrement, devient souvent d'autant plus forte que la science considérée est plus avancée et l'identité disciplinaire plus fortement revendiquée dans la guerre de toutes les sciences les unes contre les autres. C'est donc toujours à leur marge, on le sait bien, que s'initient les découvertes les plus fécondes. Si ce constat doit conduire à plaider en faveur de l'ouverture des frontières disciplinaires, il ne conduit pourtant pas à avaliser n'importe quelle forme de multi-, pluri-, inter- ou trans-disciplinarité. Car pour pouvoir se situer en marge des disciplines instituées, encore faut-il qu'elles existent ! Ce n'est donc pas à une abolition ni à un illusoire dépassement des disciplines qu'il faut appeler les communautés savantes, mais à l'instauration entre elles d'un mode de coopération effective, d'une forme de projet de paix perpétuelle. Les habitués de *La Revue du MAUSS semestrielle* se s'étonneront sans doute pas trop qu'on y suggère que c'est dans le sillage de la tradition durkheimienne, revue et corrigée par Marcel Mauss, que résident en la matière les meilleures chances de succès. N'est-il pas grand temps, complémentirement à ce que M. Mauss appelait l'*international*, de faire advenir des formes d'*interscience* ? Mais qu'est-ce à dire ?

Avant de tenter d'avancer quelques propositions, modestes, sur certains modes de relations possibles et souhaitables entre les disciplines, et afin de préciser leur statut, il convient de rappeler comment elles s'inscrivent dans le sillage d'une initiative prise par la *Revue du MAUSS* il y a quelques années et à quel point la discussion sur les avantages respectifs de la spécialisation disciplinaire ou, au contraire, de la quête de transdisciplinarité est hérissée de pièges et de chausse-trapes et, pour tout dire, le plus souvent passablement soporifique. Discussion potentiellement sans fin et vouée au mauvais infini : dans le combat incessant entre ceux qui rejettent, pour cause d'amateurisme, de verbiage pseudophilosophique ou de charlatanisme, toute proposition de connaissance qui ne serait pas formulée en conformité avec

1. *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibniz*, rassemblés par A. FOUCHER DE CAREIL, Paris, 1857, p. 287. Je remercie Lucien Scubla de m'avoir signalé ce texte.

les canons régnant au sein d'une discipline reconnue comme scientifique à un moment donné, et ceux qui stigmatisent l'inculture, l'étroitesse de pensée des spécialistes ou le réductionnisme, et en appellent à de vastes synthèses, la querelle, inexpiable, fait le plus souvent penser à celle qui opposait, dans un des voyages fantastiques de Swift, les petits-boutistes aux gros-boutistes : ceux qui n'acceptent de manger leur œuf à la coque que par le petit bout et ceux qui ne jurent que par le gros bout. Sans compter, serait-on tenté d'ajouter, les jusqu'aux-boutistes de chacun des deux camps. Sur ce point, comme Leibniz, Pascal avait tout dit en quelques mots, en expliquant qu'on ne peut connaître le tout sans connaître ses parties et réciproquement. Une science qui ignore ce qui se passe à la périphérie de l'objet qu'elle s'assigne risque fort de rester aveugle. Mais, réciproquement, on ne peut braquer le projecteur sur tout à la fois, au risque d'aller trop vite et de ne rien voir. Si bien que, comme pour l'ivrogne de la petite histoire bien connue, il n'est pas absurde de chercher sa clef perdue près du lampadaire. Ce n'est pas qu'elle ait plus de chance de se trouver là qu'ailleurs. Mais, si par hasard elle s'y trouve, on a en effet plus de chance de l'y apercevoir.

Parallèlement, il serait presque trop aisé de relever les innombrables erreurs, souvent grossières, gravement et sentencieusement professées par les spécialistes sur leurs propres domaines. L'histoire des sciences regorge de tels exemples. Et tout un chacun est à même d'observer quotidiennement les bourdes des météorologues, vulcanologues ou autres -logues, les changements de mode permanents chez les diététiciens et les médecins, ou l'impuissance de nos économistes à se mettre d'accord sur un diagnostic du chômage. Mais il convient de remarquer que ce qui nous permet de repérer l'erreur de certains spécialistes, c'est, le plus souvent, l'appui que nous trouvons chez d'autres. Si les spécialistes passés nous semblent si risibles, c'est parce que les spécialistes actuels, ceux qui ont cours aujourd'hui, nous l'autorisent. Et de ces derniers, les ridicules, par hypothèse presque, sont plus difficiles à déceler, et surtout à prouver. De même, l'histoire des sciences abonde en exemples d'emprunts d'une discipline à une autre, qui assurent d'ailleurs un remodelage permanent des frontières disciplinaires de fait sinon toujours de droit. Mais, comme le montre ici même avec une grande clarté, le physicien *François Lurçat*, en la matière il n'y a pas de règle. Chaque discipline et chaque cas sont spécifiques. Certaines importations transdisciplinaires sont fécondes, d'autres non. Les frontières de certaines disciplines en sont menacées, mais souvent ces dernières se reconstituent à nouveaux frais une fois l'absorption digérée. L'important n'est donc pas de discuter *a priori* et dans l'abstrait des vertus relatives de la disciplinarité et de l'interdisciplinarité, mais de s'interroger sur ce qui concourt, ou au contraire nuit, à la fécondité du savoir à un moment donné de son histoire et pour un mode déterminé de la division du travail intellectuel.

Lorque le MAUSS a pris l'initiative, dans le n° 3 de *La Revue du MAUSS semestrielle* [1994, 1^{er} semestre], de lancer un « Appel à la création d'un enseignement universitaire de socioéconomie » — désignant sous ce voca-

ble discutable la perspective d'un enseignement permettant de donner une formation à la fois en sociologie et en sciences économiques, sans oublier la philosophie politique et l'anthropologie —, ce n'était pas tant en raison de considérations épistémologiques générales qu'à la suite du constat qu'il nous paraissait nécessaire d'opérer en tant que praticiens des disciplines de sciences humaines et sociales concernées : celui d'une stérilisation progressive malgré (ou à cause de) leur sophistication formelle, due à un excès de la parcellisation des connaissances disciplinaires. Nous ne nous permettons pas de juger de la situation dans les sciences dites exactes ou de la nature. Même si nous n'ignorons pas que, là aussi, des voix autorisées s'élèvent pour déplorer la dégradation de l'ambition proprement scientifique, ou théorique, au profit d'un pragmatisme technoscientifique discutable, nous ne nous sentions pas habilités à y suggérer une réforme déterminée de l'organisation de l'enseignement et de la recherche. En revanche, notre diagnostic sur l'état des sciences sociales et les propositions de réforme que nous en déduisons² devaient bien avoir quelque pertinence puisque l'Appel a été signé par près de deux cents professeurs d'université ou chercheurs du CNRS (ou assimilés³). Qu'en est-il advenu ? Quelques années plus tard, comment tenter d'approfondir la réflexion ? Telles sont les questions qui ont présidé au choix du thème de ce numéro.

LES DISCIPLINES SCIENTIFIQUES COMME NATIONS ET COMME ENTREPRISES

Il ne peut pas être question ici d'amorcer une réflexion sociohistorique sur la science, pourtant bien nécessaire, et sur la spécificité historique de l'organisation disciplinaire du savoir. Tout au plus aimerions-nous avancer l'hypothèse que, pour formuler avec un peu de rigueur la question des modalités souhaitables de la coexistence entre les sciences, on gagnerait à concevoir les disciplines scientifiques comme des constructions collectives de même forme et de même ampleur historique que les États-nations⁴. Il y a là, croyons-nous, plus qu'une métaphore : une consubstantialité, un parallélisme étroit, un destin commun.

2. Développé notamment dans le n° 15-16 de *La Revue du MAUSS*, 1992, 1^{er} et 2^e trimestre, « Dix ans d'évolution des sciences sociales ». Ce numéro comprenait un diagnostic général (A. CAILLÉ et Gilles GAGNÉ) et une appréciation de l'état de la science économique (Philippe D'IRIBARNE, Bernard GUERRIEN, Arnaud BERTHOUD, Paul JORION, André ORLÉAN et Mark ANSPACH), de la sociologie (Jean-Luc BOILLEAU, Yves LAMBERT et Giovanni BUSINO), de l'histoire (François DOSSE) et de l'anthropologie (Mark ANSPACH et Gerald BERTHOUD).

3. La liste des premiers signataires a été publiée dans le n° 3 de *La Revue du MAUSS semestrielle*, « Pour une autre économie », et celle des autres signataires dans le n° 4, « À qui se fier ? Confiance, interaction et théorie des jeux » (2^e semestre 1994).

4. Cette idée est également développée par Jean-Claude PASSERON dans « La constitution des sciences sociales. Unité, fédération, confédération », *Le Débat* n° 90, mai-août 1996, p. 93-112. Je remercie Anne-Marie Fixot de me l'avoir signalé.

Co-naissance des nations et des disciplines scientifiques

Les débats épistémologiques standard portent sur le point de savoir ce qui, dans la naissance de la science moderne, de la science proprement dite — la Science avec un grand S — tient au souci de l'empirisme et de l'expérimentation ou à la mathématisation du réel. Moins souvent observé, mais peut-être plus important pour la naissance de la science, est son refus — parallèle à celui opéré par la Réforme — de tout argument d'autorité *a priori* et, dans le sillage de ce premier refus, de toute obligation d'inscrire les connaissances produites dans le cadre d'une totalité du savoir préexistante. D'une somme ou d'une encyclopédie organique ou hiérarchique, à la manière de celle d'un Isidore de Séville. Ce qui est ainsi abandonné, c'est la référence à l'idéal à la fois impérial et catholique de la connaissance. Dans l'ordre politique, dès le Moyen Âge, la tentative théocratique de reconstituer la figure de l'Empire romain sous la domination du pape avait fait long feu. L'empereur était trop puissant pour se laisser dicter sa loi par l'héritier de saint Pierre, mais trop faible pour asseoir son *dominium* sur les anciennes frontières romaines. C'est dans cette première fragmentation de la puissance entre son pôle religieux et son pôle profane, on le sait, que l'Europe allait trouver les premiers feux de sa dynamique propre. Mais son destin singulier ne sera vraiment scellé qu'avec la consolidation des premiers États-nations, c'est-à-dire de ces formes politiques, jamais vues ailleurs et avant, qui se définissent à égale distance du pape et de l'empereur⁵.

Dans le domaine du savoir, le corollaire de l'échec des visées d'hégémonie de la papauté avait été, dès le XIII^e siècle, la reconnaissance de la légitimité de fait des savoirs et de la raison profanes, par saint Thomas d'Aquin notamment, à la condition qu'ils restent subordonnés en droit au savoir théologique. L'avènement de la mécanique rationnelle et, dans son sillage et sur son modèle, de nouveaux régimes discursifs en quête de positivité, va déclencher le processus de création de disciplines autonomes comparables à des États-nations en petit. D'une part, sur un axe vertical, il est fait litière du savoir théologique en surplomb ; les choses profanes doivent s'expliquer par d'autres choses profanes. Autant pour le rapport au pape. Mais d'autre part, sur un axe horizontal — et autant pour l'empereur, puis pour le roi, son remplaçant —, chaque domaine de savoir, tendanciellement, va se constituer en un champ autonome, n'ayant de comptes à rendre qu'à lui-même⁶.

Par ailleurs, et nous le mesurons mieux maintenant qu'ils se délitent, les États-nations ne renonçaient nullement à l'idéal d'unité des hommes, des

5. Pour reprendre une formulation éclairante de Pierre Manent.

6. Ce processus est parallèle à celui de la constitution de l'opinion publique (qui est en fait, à bien des égards, une opinion privée légitime) telle que l'analyse Jürgen Habermas. Dans cette histoire, longue, rien ne va de soi. C'est le mérite, par exemple, de Steven SHAPIN et Simon SCHAFFER d'avoir analysé la querelle sur le statut de l'expérimentalisme entre Robert Boyle (l'inventeur de la pompe à air, celle qui permet de produire du vide) et Thomas Hobbes comme une dispute proprement politique — « nous entendons présenter la méthode scientifique comme la cristallisation de diverses formes d'organisation sociale et comme un des

moyens de régler les rapports sociaux au sein de la communauté scientifique » [Léviathan →

choses et des symboles. Mais ils lui assignaient un autre espace d'inscription. « Le roi est empereur en son royaume », disait-on au XVI^e siècle. Et il sera bien aussi un peu pape, à travers l'anglicanisme ou le gallicanisme. Et les peuples qui, par la suite, remplaceront les rois, seront aussi papes et empereurs à leur manière. « Souverains » à leur tour. De même que chaque nation se caractérise par l'usage d'une même langue (ou deux, ou trois dans des cas exceptionnels), par la communion dans une même culture héritée et par le partage de certains symboles ou de certaines croyances fondatrices, de même que chacune se voit porteuse d'universalité, ou inversement, cristallisation privilégiée de l'univers des hommes, des vrais hommes, de même chaque discipline s'identifie-t-elle par la manipulation de quelques notions sacrées, par ses concepts ou ses théories vénérées, par la spécificité de ses savoir-faire (ses méthodes, qui lui sont l'équivalent de la culture, au sens anthropologique) et, au minimum, par la certitude de son absolue supériorité sur les autres disciplines. Chacune se croit en mesure, avec l'aide et l'alliance d'autres sciences sans doute mais sous son égide et sous son contrôle, de maîtriser l'ensemble des connaissances pertinentes. Quoique bornée, par définition et par constitution, à un territoire restreint qu'on ne peut exploiter que de manière intensive et non plus en s'étendant par la conquête (les autres disciplines sont là, qui ne se laissent pas faire), chaque science se pense comme un petit cosmos. Un Saint-Empire romain germanique en miniature. Une nation, donc.

Qui peut ré-unir les disciplines ? La nation ou le marché ?

Se pose alors la question des modalités de la coexistence entre ces mini-empires. Elle est aussi problématique qu'entre les vraies nations. Car on ne saurait imaginer une pure et simple juxtaposition entre des disciplines-nations qui se croient chacune supérieure aux autres, au moins pour les plus grandes et les plus considérables d'entre elles. Et aucune ne saurait d'ailleurs fonc-

et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique, 1993, La Découverte, collection Anthropologie des sciences et des techniques, p. 20] — et d'avoir montré comment, si Hobbes, pourtant « considéré au milieu du XVII^e siècle comme un des trois philosophes mécanistes les plus éminents avec Descartes et Gassendi » [p. 14] a été totalement oublié comme tel, ce n'est pas en raison de l'inanité intrinsèque de sa physique, mais pour son refus « qu'il puisse exister un espace spécifique où pratiquer la philosophie naturelle » [p. 333]. Pour lui, écrivent S. Shapin et S. Schaffer, « la philosophie doit être publique en ce sens qu'elle ne doit pas être réservée à des professionnels qui y trouvent leur intérêt [...] (tandis que) le programme conçu par Boyle implique en revanche un espace particulier dans lequel la philosophie expérimentale peut se faire, où les expériences sont réalisées en présence de témoins » [p. 333]. (C'est la même attitude de condamnation que reprendront, chacun à leur manière bien différente, Goethe, Hegel ou Heidegger.) Encore fallait-il réussir à imposer ce programme. S. Shapin et S. Schaffer apportent ainsi des éléments importants à ce qu'on peut qualifier d'analyse sociohistorique de la science, qui n'est rien d'autre qu'une analyse politique (au sens *du* politique) de la science. L'épistémologie qui nous semble la plus cohérente avec cette vision politique (toujours au sens *du* politique) de la science est celle que développe Isabelle STENGERS dans *L'Invention de la science* [La Découverte, 1993].

tionner sans se donner une représentation de la totalité virtuelle et imaginaire du savoir dans laquelle elle pense s'inscrire. Sans une part d'universalisme qui fonde son particularisme. Périodiquement doivent donc éclater — outre les guerres de conquête, par lesquelles les disciplines bien assises tentent d'asseoir leur protectorat sur de nouvelles contrées du savoir mal définies et mal structurées — des guerres internationales (interdisciplinaires) visant à redéfinir les frontières instituées ou à asseoir une hégémonie sur tout un ensemble de territoires disciplinaires autrefois autonomes. L'exemple le plus connu d'une telle résurgence de l'aspiration à une unité organique et quasi impériale du savoir, dans le cadre du régime des sciences, est celui qu'a offert le positivisme d'Auguste Comte. D'autant plus intéressant que dans son désir de faire succéder l'âge positif (scientifique) aux âges théologique et métaphysique, il renouait avec l'idéal propre aux deux premiers, mais d'une façon doublement paradoxale. D'une part, en effet, il entendait faire tenir le rôle de la religion ou de la philosophie par la science, autrement dit remplacer des discours à vocation globalisatrice par un ensemble de savoirs parcellaires acceptant leur parcellisation — leur spécialisation nationale — et, d'autre part, il confiait la tâche d'incarner la scientificité par excellence, le rôle de clef de voûte des sciences, à une science à peine née et à la scientificité positive des plus douteuses : la sociologie. La sociologie, discipline élue comme il existe des nations élues, et comme elles, comme la France en somme, destinée à éclairer le monde et à lui indiquer la voie du progrès.

On aurait tort, cependant, de sourire des naïvetés comtiennes. Comte, et à sa suite Durkheim, ont eu raison de soutenir que le savoir ne vaut qu'à s'alimenter de l'idéal régulateur de sa totalisation, même si ce dernier est hors de portée, et qu'il reste dénué de sens s'il n'assume pas ses enjeux éthiques et normatifs. Et il est, de fait, en voie de (re)totalisation permanente. La question étant de savoir dans quel discours, sous quelle forme et dans quel registre il se re-totalise. Et d'ailleurs, est-il plus risible de prétendre confier à la science la tâche de répondre aux énigmes de la religion et de la métaphysique que de faire, comme nombre de savants et sans s'en rendre compte, comme si la science était elle-même la seule religion révélée et l'unique métaphysique qui vaille ? Reste que la solution comtienne, trop française, trop archaïque sur bien des plans (comme le cartésianisme), ne l'a pas emporté épistémologiquement, malgré les triomphes, un temps, du positivisme logique⁷. Et malgré ses succès politiques et idéologiques dans certaines nations en formation à la fin du XIX^e siècle — Brésil ou Turquie — qui attestent assez de l'interdépendance étroite entre enjeux scientifiques et politiques.

C'est en fait une autre conception des rapports entre disciplines-nations, plus proche du libéralisme du disciple et correspondant anglais de Comte, John Stuart Mill, plus implicite aussi, qui l'a emporté. Au concert des nations,

7. Dont les rapports avec le positivisme comtien restent assez énigmatiques.

fondé sur le doux commerce et les vertus du libre-échange, doit correspondre le concert des sciences, chacune spécialisée dans un objet particulier. Ce qui règne ici, ce n'est plus l'idéal de la nation impériale, mais le modèle de la division du travail intellectuel et la certitude de ses vertus. Division économique et technique à la fois. *Division économique*, celle qui pourrait se prévaloir de la théorie des avantages comparatifs de Ricardo et soutenir que chaque science a avantage à se spécialiser dans les domaines et les questions où elle est relativement la meilleure et à confier à d'autres le soin de s'occuper de ce dont elle traite relativement le moins bien. La science en général en profitera. *Division technique* : la métaphore n'est plus ici celle du marché mais de l'atelier ou de la chaîne de montage. Caricaturons légèrement : pour que la conception scientifique, c'est-à-dire nationaliste-disciplinaire, qui reste encore si forte revête tout son sens, il faudrait que le réel puisse être conçu comme donné, antérieurement à l'opération de connaissance et indépendamment d'elle, et prêt spontanément à se laisser découper en tranches, comme le melon selon Bernardin de Saint-Pierre était fait — *i.e.* découpable en tranches —, pour être mangé en famille. Le réel, donc, devrait être fait pour être mangeable au sein de la famille des sciences : une part pour la physique, une autre pour la chimie ou pour la biologie, une pour la sociologie, une pour l'économie, etc. Chaque discipline, fonctionnant sur le modèle d'un atelier, aurait pour charge de produire, qui certaines matières premières indispensables, qui tels outils de travail, qui telles composantes de l'objet à ouvrir : la connaissance scientifique.

Voilà qui permet de compléter notre métaphore. Les disciplines scientifiques ressemblent à des États-nations mobilisés dans la production de certains produits particuliers destinés au marché mondial et obtenus à partir de ressources naturelles, de techniques, de tours de main, de savoir-faire et de traditions culturelles également spécifiques⁸. Ainsi s'explique que le chauvinisme disciplinaire et bien souvent la xénophobie y soient si exacerbés. Et que, pour qui a l'habitude de zigzaguer entre diverses disciplines, la surprise soit toujours aussi vive de constater combien chacun de ces petits mondes se croit le centre de l'univers et n'imagine guère qu'il puisse rien y avoir de plus important, voire rien exister d'autre, que les sujets dont il débat jour après jour. C'est que les sciences demandent à leurs praticiens un dévouement et une allégeance, un esprit de sacrifice souvent très supérieurs à ceux que les patries requièrent de la part de leurs citoyens ordinaires. Mais les savants ne sont justement pas des citoyens ordinaires. S'ils sont prêts à tout donner, ou presque, à leur discipline, c'est aussi que c'est elle qui les a élus en leur dispensant sa grâce sans pareille. Et qui leur offre aussi, il est vrai, quelques émoluments pas toujours royaux mais souvent suffisants pour prétendre à la dignité sociale. Histoire de don, une fois encore.

8. L'autre grande forme d'action collective organisée, également comparable à l'État-nation, était l'entreprise dans sa forme classique. Désormais en crise, elle aussi.

Le destinataire et le fédérateur des discours disciplinaires

Reste toutefois un petit problème, à l'occasion duquel A. Comte, chassé par la porte, rentre par la fenêtre. Si le modèle général des sciences disciplinaires-nationales est celui de la division marchande et technique du travail, la question se pose en premier lieu de savoir quel est le consommateur final, celui à qui est destinée toute cette science et qui la paye. Et, en second lieu, de savoir qui procède à l'assemblage des savoirs parcellaires en un objet final présentable et consommable. Quel est l'agent et le facteur de la totalisation ? (Qui sera le fédérateur ? demandait de Gaulle à propos de l'Europe.) À la première question, celle du destinataire de la science, la réponse était relativement aisée jusqu'à il n'y a guère. Les savoirs produits s'adressaient à l'esprit de l'humanité en général et, identifiés à lui, aux deux nations dont les savants étaient membres, leur pays de naissance ou de résidence et leur discipline d'adoption. Et, dans leur tête et dans l'esprit de tous, ces trois destinataires se recoupaient largement. À partir du moment où, de plus en plus, se déstabilisent et se défont les identités nationales, tant disciplinaires que politiques⁹, la figure du destinataire s'obscurcit. Et se confond avec celle, anonyme ou sans couleur, du fonctionnaire qui met en œuvre une commande administrative le plus souvent motivée par des considérations impénétrables. Et l'idiome qui s'impose est l'anglais¹⁰.

Mais au-delà de la langue de bois technocratique et de l'anglais-esperanto, il est peu douteux que le langage qui s'impose à toutes les autres sciences comme leur maître étalon, le seul qui les autorise pleinement à se parer du titre de sciences, ne soit celui des mathématiques et de la physique. L'échec d'Auguste Comte a été celui d'une tentative paradoxale d'unifier synthétiquement les sciences par le haut, grâce à la sociologie, dans un langage de type holistique. Tentative paradoxale, nous l'avons déjà dit, puisque l'image par excellence de la science moderne, le garant de sa puissance résident dans son habileté à décomposer mathématiquement les ensembles complexes par en bas. Dans sa capacité à unifier le savoir non pas dans un holisme répudié, mais dans son réductionnisme conquis. Toujours l'histoire des gros-boutistes et des petits-boutistes. Dont il est bien évident qu'elle se traduit, régulièrement parce que constitutionnellement, par la victoire systématique du réductionnisme des petits-boutistes. Et, dans chaque champ,

9. Nous avons analysé cette décomposition de la forme disciplinaire dans « Faut-il créer une nouvelle discipline dans les sciences sociales... ? », *Revue du MAUSS* n° 15-16 [repris in A. CAILLÉ, *La Démission des clercs*, 1993, La Découverte, chap. I]. Nous y montrions comment les disciplines éclatent par en haut (c'est l'équivalent de leur mondialisation), par en bas (c'est leur éclatement en provinces ou leur localisme) et involuent en leur centre d'une part, et comment, d'autre part, elles affirment d'autant plus fortement leur identité (c'est leur nationalisme) que leur contenu devient de plus en plus incertain et indéterminé de fait.

10. On nous explique, par exemple, que pour les recrutements en économétrie à l'Université, la masse des candidats est telle qu'il est hors de question de parcourir réellement les travaux et que les seuls critères qui soient désormais pris en compte sont la complexité des équations et le nombre de publications obtenues par le candidat dans les revues anglo-saxonnes. Et ne parlons pas des sciences dites dures.

dans chaque continent de la connaissance scientifique, par la domination hiérarchique des savoirs les plus « durs », parce que les plus réducteurs et les plus mathématisés, sur les savoirs les plus « mous », parce que moins réduits et moins formalisés¹¹.

C'est ainsi que, dans la science à haute fréquence, se cherchent les fondements quantiques de la chimie, les soubassements physiques de la biologie. Ou encore, dans le réductionnisme fort (celui des jusqu'aux-boutistes du petit-boutisme) de ce cognitivisme qui émerge depuis une dizaine d'années comme la nouvelle *lingua franca*, le *volapük* enfin trouvé de toutes les sciences, les fondements physiques et informationnels de la pensée, des passions et de l'intelligence.

La science économique, qui se fantasma comme une physique sociale, n'a pas d'autre programme, elle qui se fait fort, dans sa version étendue désormais dominante, de rapporter l'action sociale complexe à ses déterminants microéconomiques. Et il n'est pas jusqu'aux historiens qui ne se mettent à leur tour en quête des fondements microhistoriques de la grande histoire.

Auguste Comte triomphe donc malgré tout. Comme le montre bien *Jean-Louis Le Moigne*, les sciences se pensent elles-mêmes — appuyées en cela par toutes les institutions légitimantes : académies, revues scientifiques, commissions des universités ou des centres de recherche, etc. —, comme organisées sous la forme d'un *arbre des connaissances* sur lequel chacune à sa place, quelque part entre les racines micro (le petit bout) et les feuillages, voire les fleurs macro (le gros bout). Et, au fond, qu'importe qu'on y entre par en haut ou par en bas, par le petit ou le gros bout, ce qui compte, dans la vision positiviste-scientiste de la science, c'est qu'on soit persuadé qu'il est possible de passer sans encombres d'un niveau à l'autre, de pouvoir grimper ou descendre à volonté, parce que tous ces savoirs sont en dernière analyse homogènes, commensurables ou traduisibles par principe et que, tous ensemble mais à eux seuls, ils constituent l'espace saturé, saturable et déterminé de la science. Une place pour chaque chose et une science pour chaque place.

Or cette vision ne tient pas, pour de nombreuses raisons. Dont la plus essentielle peut-être, bien analysée par F. Lurçat dans son livre *L'Autorité de la science*, est que la physique elle-même n'est pas physicaliste et qu'elle reste irréductible à ses propres théorisations¹². Elle s'occupe aussi de faits... *A fortiori* ne saurait-on y réduire les autres sciences, puisqu'elle ne se réduit pas à elle-même. Assurément, certains discours reconnus comme scientifiques, comme des disciplines à part entière, ne sont-ils que des artefacts, faits de bric et de broc, des pseudonationalités vouées à un éclatement précoce.

11. Situation qui représente, bien évidemment, l'exact renversement de celle qui régnait au Moyen Âge catholique, où, à l'inverse, toutes les propositions particulières étaient dominées hiérarchiquement par les propositions les plus générales, concentrées dans la théologie.

12. Sur ce livre, rappelons ce que nous écrivions dans la rubrique « Bibliothèque » du n° 8 de *La Revue du MAUSS semestrielle* : « Quand un physicien de haute volée, professeur émérite de l'université Paris-XI, critique (même en physique) le physicalisme qui règne partout sous le couvert de science, démonte le culte de la théorie pour la théorie et le mépris pour les faits, quand il dénonce l'adoration perverse de l'image du savant qui conduit insensiblement

D'autres, dont la mort prochaine a été maintes fois annoncée, tiennent contre vents et marées. D'autres discours encore, quoique non reconnus et presque invisibles, prospèrent à l'ombre des miradors : corsaires, contrebandiers, soldats perdus ou nomades de la science.

De ce qui mérite ou ne mérite pas d'exister comme discours de savoir autonome, rien ne permet donc de décider *a priori*, et surtout pas l'inscription sur un introuvable arbre des sciences. C'est au coup par coup qu'il faut décider des querelles de bornage. Et, puisque ni le modèle du marché ou de l'atelier, ni celui de l'arbre des connaissances ne nous livrent une représentation satisfaisante des relations à la fois effectives et souhaitables entre les sciences, reste à tenter d'en définir d'autres. C'est sur ces deux axes de réflexion que les articles réunis dans le présent numéro du MAUSS apportent, croyons-nous, des contributions non négligeables.

LA GUERRE DES SCIENCES ET LES PROJETS DE PAIX

La guerre économique

Si l'on reste à l'intérieur du domaine des sciences sociales, conformément au centre de gravité de la *Revue du MAUSS*, il est clair que c'est entre les deux pôles de la science économique et de la sociologie (ou de l'histoire, au tournant du ^exx siècle) que les conflits à la fois identitaires et épistémologiques que nous évoquions se déploient avec le plus d'ardeur. Elles sont respectivement les championnes attirées du petit- et du gros-boutisme, même s'il est clair que chaque camp a ses ennemis intérieurs, sa « cinquième colonne », ses traîtres ou ses héros et ses collaborateurs. De manière récurrente, la question se pose de savoir qui mangera l'autre et qui sera mangé. Qui sera le chat et qui la souris. Et, de manière tout aussi récurrente, il apparaît que chacun des morceaux respectifs est trop gros pour se laisser digérer. La théorie de l'action rationnelle (RAT), qui envahit tout depuis plus de vingt ans, et ses multiples avatars, *public choice*, néo-institutionnalisme, individualisme méthodologique, théorie des droits de propriété, etc., a annexé à l'empire économique de larges pans du territoire sociologique ancestral. Mais, comme par le passé, une résistance s'amorce, sous la forme de l'espoir du renouveau d'une sociologie économique, qui serait capable d'envahir à son tour l'envahisseur. N'insistons pas, puisque la *Revue du MAUSS* est déjà maintes fois intervenue dans ce débat¹³, et puisque le lecteur trouvera tous les éléments nécessaires à son information dans l'article très complet de *Philippe Steiner* à croire non en la vérité mais à ce que les savants croient que les savants croient ou devraient croire, on se dit qu'un tel homme ne saurait être totalement mauvais. Plus sérieusement, on l'aura compris, à tous ceux qui ont à cœur de se mettre à l'abri des mille et une formes de scientisme qui font les ravages que l'on sait au sein des sciences humaines et sociales (on lira ici notamment les critiques du cognitivisme), on ne saurait conseiller de meilleur allié et appui. »

Si nous rouvrons ici ce dossier, de toute façon inépuisable, des rapports entre le modèle économique et les autres types d'intelligibilité dans les sciences sociales, c'est en vue de présenter deux textes qui devraient contribuer, chacun à sa manière, à relancer le débat. Le premier, de *Philippe Chaniel*, porte sur la question de plus en plus à la mode des déterminants et des modalités de l'*action collective*. Pourquoi voter ? Pourquoi manifester ? Pourquoi se lancer dans les mille et une formes d'action collective possibles ? Sur ce sujet, il existe désormais une littérature considérable¹⁴, qui frappe par son économisme (son utilitarisme) larvé mais peu relevé. En 1981, pour notre part, nous écrivions un petit article intitulé *La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante*¹⁵ ? qui s'étonnait du triomphe de l'explication par l'intérêt des actions des acteurs individuels ou des groupes constitués chez des auteurs aussi variés que R. Boudon, M. Crozier ou P. Bourdieu. Aujourd'hui, la mode ayant changé, c'est la question de savoir si la sociologie des intérêts collectifs est intéressante qu'il faut poser. Le lecteur trouvera dans l'article de Philippe Chaniel un nombre d'éléments suffisant pour répondre largement par la négative. La plupart des explications fournies par les théories de l'action collective sont soit fausses, soit triviales, soit, le plus souvent, tautologiques.

Où, mais elles ont le mérite d'exister et de proposer une explication, justement, rétorquerait un partisan du modèle économique. *Douglass North*, par exemple, récent prix Nobel d'économie, champion de la *New Economic History* et de l'école des droits de propriété, dont nous publions ici la traduction d'un article particulièrement intéressant pour nous, puisqu'il consiste en une discussion critique honnête et informée des thèses de Karl Polanyi, un des champions incontestés du camp opposé. Comme les discussions de Polanyi sont généralement à peine esquissées et inchoatives, on ne peut que s'en réjouir, et accorder à D. North qu'il vise juste. On ne peut contester, explique-t-il que, dans les économies anciennes, le principe de réciprocité ou l'économie administrée ne tiennent beaucoup plus de place que le principe de marché. La description de Polanyi est donc juste, quoique bizarrement parfois trop timide, car même aujourd'hui le marché tient moins de place que Polanyi ne le laisse entendre. Mais la question que Polanyi non seulement ne résout pas, mais ne formule pas, est celle de savoir ce qui décide de la place respective tenue par le marché, le don ou l'économie administrée.

13. Et notamment dans le n° 22 du *Bulletin du MAUSS* (« Au cœur de sciences sociales, *homo œconomicus* ou *homo sociologicus* ? »), les n° 3 (« De l'économie non politique », 1^{er} trimestre 89), 9 (« La socioéconomie, une nouvelle discipline ? », 3^e trimestre 90), 10 (« Explorations socioéconomiques », 4^e trimestre 90) de *La Revue du MAUSS* et des n° 3 (« Pour une autre économie », 1^{er} semestre 93) et 4 (« À qui se fier ? Théorie des jeux, confiance et interaction », 2^e semestre 1993) de la *Revue du MAUSS semestrielle*.

14. Sur cette littérature, voir François CHAZEL (sous la dir. de), *Action collective et mouvements sociaux*, 1993, PUF, Paris, Olivier FILLIEULE (sous la dir. de), *Sociologie de la protestation*, 1993, L'Harmattan, et l'excellent petit « Repères » de Éric NEVEU : *Sociologie des mouvements sociaux*, 1996, La Découverte.

15. « La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante », *Sociologie du Travail*, 1981, 4 [repris in A. CAILLÉ, *Splendeurs et misères des sciences sociales*, 1986, Droz, Genève].

La réponse de D. North est que don et redistribution dominant lorsque, en raison de l'absence de spécification des droits de propriété et de l'existence de coûts d'information élevés, ils sont plus économiques que le marché. La stratégie est élégante : le principe d'économicité est partout. Et il est tellement puissant qu'il sait décider de s'éclipser — voire de ne pas se manifester du tout avant que son heure ne soit clairement venue —, au profit de formes non économiques qui sont en fait plus économiques que lui.

On dirait de l'Althusser¹⁶! *Jérôme Maucourant*, qui nous a suggéré et qui a supervisé cette traduction, ouvre ici le débat avec North. Comment des sociétés, coulées dans le cadre de logiques non ou anti-économiques pourraient-elles prendre des décisions méta-économiques ? Or, que la réciprocité constitue bien une logique cohérente et *sui generis*, c'est ce que rappelle avec force *Dominique Temple*. Alors ? Alors nous ne concluons pas ce débat et nous nous bornerons à suggérer simplement que dans l'éternelle polémique entre champions du micro et champions du macro, de l'individu et de la société, de l'économique et du social, ce qui s'oublie presque systématiquement, c'est combien chacun de ces niveaux de réalité est transcendant par rapport à l'autre (Lefort). D'où il ressort que la seule méthode acceptable, comme le rappelle *Gerald Berthoud*, est celle que préconisait M. Mauss, expliquant « qu'après avoir forcément un peu trop divisé et abstrait, il faut que les sociologues s'efforcent de recomposer le tout ». Et réciproquement, serait-on parfois tenté de dire. Après avoir un peu trop synthétisé, il faut aussi s'efforcer de retrouver la partie, l'élément, l'individuel.

La guerre psychologique (et anthropologique)

À suivre le fil de ces réflexions timides, on voit s'esquisser une voie méthodologique raisonnable, peut-être. Qui poserait que chaque niveau de réalité, constitué et révélé comme tel par la théorie qui le décrit et entend l'expliquer, doit être étudié à la fois en lui-même, dans sa clôture autoréférentielle et dans sa relation, sa *reliance*, aux autres niveaux. Ou encore : il est pleinement légitime d'objectiver un ensemble de faits, même restreint, si l'on sait dégager entre eux une cohérence, mais on manque à la tâche si on omet de relever aussi ce qui en leur sein les dépasse. Le patriotisme a du bon, car comment vivre sans identité et sans racines héritées ? Il dégenère lorsqu'il devient nationalisme et racisme, expulsant tout ce qui en lui rappelle la présence de l'autre et de l'étranger aux sources mêmes de l'intériorité. La démarche objectivante, scientiste, pêche en ceci qu'elle sait isoler et constituer en objet un domaine de réalité, mais qu'elle ne sait pas opérer le cheminement complémentaire de sa réinscription dans un contexte. D'où l'impossibilité d'expliquer le social par le social, contrairement au projet durkheimien qui est aussi très largement en fait une psychologie, montrait *Serge Moscovici* [*La Machine à faire des dieux*, Flammarion], et qui, pour cette raison, doit pouvoir communiquer avec elle, suggère ici *Bruno Viard*.

16. D. North est, paraît-il, un ancien marxiste.

D'où aussi, l'impossibilité de s'en tenir à la science structuraliste des mythes — si brillante soit-elle — qui prétend expliquer les mythes par les mythes, en faisant abstraction de leur sens. Ce que montre excellemment René Girard dans un texte inédit en français¹⁷, qui nous est parvenu par les hasards de l'histoire, envoyé au MAUSS (à destination de Lucien Scubla), tapé sur une machine à écrire traditionnelle, par sa traductrice malgache... On termine cette partie par un exposé, écrit par un de ses disciples, Jean-François Fillion, du système à la fois épistémologique et sociologique de notre ami Michel Freitag¹⁸. Mais c'est déjà une manière d'aborder la discussion sur l'interdisciplinarité.

La guerre des nerfs. De quelques difficultés de la transdisciplinarité

Nous n'entrerons pas ici dans la question des rapports entre pluri-, multi-inter- ou transdisciplinarité. Le lecteur trouvera l'essentiel des définitions usuelles et nécessaires dans les articles d'Edgar Morin et Denys de Béchillon. Restons-en à l'essentiel : comment penser le mode d'articulation entre des disciplines aux limites incertaines et fluctuantes qui, tout à la fois, doivent pour exister affirmer la nécessité de leurs frontières, leur naturalité, mais aussi, tout autant — pour demeurer fécondes — s'ouvrir au point de vue des autres disciplines et le réfracter en leur sein ? Sur cette question, l'article d'Edgar Morin nous semble à peu près irréprochable et formuler en peu de mots — et bien — ce qu'il y a à dire, dans une optique potentiellement très proche de celle de Marcel Mauss, comme on va le voir dans un instant. Raison pour laquelle nous lui avons confié la tâche d'ouvrir le présent numéro. Le problème, puisque problème il y a malgré tout, n'est pas tant dans ce qu'il dit que dans ce qu'il ne dit pas. La postérité d'Edgar Morin n'égale pas encore, en effet, celle d'Abraham, mais force est de constater que ses nombreux amis tirent dans des directions fortement dissonnantes lorsqu'il s'agit d'interpréter le sens qu'il convient de donner concrètement à l'aspiration en elle-même légitime à la transdisciplinarité. Disons-le tout net : on ne peut que s'inquiéter de voir suggérer l'idée qu'il existerait un savoir transdisciplinaire positif, susceptible d'accéder directement à des vérités plus profondes que celles qui sont réservées aux spécialistes vulgaires, et qui se tisserait d'énoncés indissociablement scientifiques, « transpoétiques » ou ésotériques.

Quelles que soient les protestations en sens contraire, on voit mal comment une telle transdisciplinarité ne s'imaginerait pas pouvoir et devoir trôner en surplomb par rapport à l'édifice entier du savoir profane. Or telle est la voie que nous semble suivre, dans le sillage revendiqué d'E. Morin, le physicien Bessarab Nicolescu¹⁹ et qui inspire, dans le cadre de l'UNESCO le CIRET (Centre international de recherches et d'études transdisciplinaires) présidé

17. Selon les connaisseurs, il s'agit d'un de ses meilleurs textes. Il opère la jonction entre *La Violence et le sacré* et *Le Bouc émissaire*.

18. Dont le MAUSS a copublié *Le Naufrage de l'Université et autres essais d'épistémologie politique*, 1996, La Découverte/MAUSS.

par le même B. Nicolescu. Lors d'un colloque qui s'est tenu du 30 avril au 2 mai 1997, *Quelle Université pour demain ? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université*, les participants ont voté une déclaration recommandant à l'UNESCO « la création d'une chaire itinérante transdisciplinaire [...] permettant d'informer sur les concepts et les méthodes de la transdisciplinarité [...], que tout soit mis en œuvre pour faire pénétrer le germe de la pensée complexe et de la transdisciplinarité dans [...] l'Université de demain [...], de demander aux universités de concevoir et de réaliser des programmes de formation au contenu spécifiquement transdisciplinaire²⁰ », etc.

Ainsi donc, la transdisciplinarité existerait comme un discours positif, doté de « concepts et de méthodes » propres comme de « contenus spécifiquement transdisciplinaires » ? Nous l'ignorons. Et restons méfiants. Comme D. de Béchillon, autre allié d'E. Morin, qui répudie justement cette conception de la transdisciplinarité — au demeurant bizarrement scientifique — et croit pouvoir identifier la transdisciplinarité au mouvement, commun à diverses disciplines, d'interrogation de leurs fondements paradigmatiques cachés. Soit. Mais il est permis de se demander si, plus que de trans-, il ne s'agirait pas là d'une métadisciplinarité. Peu importe, dira-t-on. Cependant, il nous semble que ce terme de transdisciplinarité a acquis de telles connotations qu'il est dur de ne pas y voir la quête de l'unité synthétique de toutes les religions et de toutes les sciences, un cosmopolitisme ou un universalisme abstraits et indéterminés, si bien qu'il nous semble préférable de renoncer au vocable. Il n'y a pas d'au-delà des disciplines, et même s'il convient de faire évoluer celles-ci au-delà de leur forme nationaliste, sectaire, c'est bien une forme d'*internation*, pour le dire dans le langage de Marcel Mauss, un *modus vivendi* entre disciplines donc, qu'il s'agit de faire advenir²¹.

Vers l'interscience. Marcel Mauss et le projet d'une paix perpétuelle

Le temps et l'espace commencent à trop nous manquer pour que nous nous hasardions à tenter de fixer cette conception maussienne de l'inters-

19. Sur ces physiciens qui tels David Bohm ou Basarab Nicolescu cherchent à réenchanter le monde en montrant les analogies entre physique et traditions mystiques (celle de Jakob Boehme en ce qui concerne B. Nicolescu), cf. le chap. 6 du livre de Pierre THULLIER, *La Revanche des sorcières*, Belin, 1997 : « La mécanique quantique va-t-elle réenchanter le monde ? ». De B. NICOLESCU, outre *La Science, le sens et l'évolution*, 1989, Le Félin, et *Le Manifeste transdisciplinaire*, 1996, Éditions du Rocher, on lira l'article publié dans *Transversales* n° 43 qui présente un dossier sur cette question de la transdisciplinarité (avec une suite dans le n° 44).

20. Cette déclaration de Locarno est reproduite dans le n° 24 de *La Revue de psychologie de la motivation*, 2^e semestre 1997 (83, avenue d'Italie, 75013), p. 137 sq. Ce numéro comprend également un article d'E. Morin, reprenant son discours de Locarno et disant trouver « très prometteuse la proposition d'une dîme payée par chaque université au profit des enseignements transdisciplinaires » [p. 13]. Pourquoi pas, en effet ? Reste à savoir comment sont conçus ces enseignements.

cience. Au demeurant elle n'est rien de positif et d'objectivable, justement, et ceux qui nous lisent avec quelque régularité doivent commencer à se lasser, comme nous-mêmes, de nous voir répéter sans cesse que les vérités essentielles se trouvent chez Mauss ! Bornons-nous donc à renvoyer aux excellents articles de *Gerald Berthoud*, *Camille Tarot* et *Anne-Marie Fixot*, qui permettront au lecteur de juger par lui-même. Il convient néanmoins de rappeler, pour fixer les enjeux, que Mauss est l'héritier légitime d'É. Durkheim, et donc d'A. Comte, et que son épistémologie, passablement latente, importe donc au moins à ce titre ; qu'il n'en rabat nullement sur l'idéal d'unité du savoir ; que, comme Durkheim, Mauss identifie la sociologie au moment de l'unité des sciences sociales, mais que cette unité, il la conçoit non plus sur le mode encore impérial de ses devanciers mais, de façon infiniment plus démocratique, sur le registre horizontal de la complémentarité et de l'interpénétration des savoirs. Sur le mode, serait-on tenté de dire, de *l'association*, des ententes ou des traités de paix à la fois exigeants mais précaires et révocables. De l'alliance et de la parenté.

Voilà qui rejoint parfaitement la conception de l'interscience que *Jean-Louis Le Moigne*, autre ami d'E. Morin, oppose à la conception positiviste dominante de l'arbre de la connaissance, la métaphore de l'archipel. En fonction du niveau de l'eau, certaines îles émergent ou disparaissent, des paysages deviennent visibles ou disparaissent à la vue. Pour aller d'une île à l'autre, il ne faut pas passer par en bas ou par en haut, il n'y a sur cet archipel bienheureux, contrairement à Lilliput, ni petits- ni gros-boutistes, puisque toutes sont au même niveau même si certaines se trouvent plus grosses, plus riches ou plus hautes que d'autres. Les seules conditions pour y aller sont le désir de voyager, la capacité à apprendre des langues ou des dialectes étrangers, la disposition d'un bateau et d'un guide connaissant les passages difficiles, les rochers enfouis et les ports sûrs. Mais cet archipel, je l'ai reconnu, diront certains, c'est celui des Trobriands, îles où se pratique la *kula*. Oui, c'est un réseau, diront d'autres. Ah, non ! encore des réseaux !

Pour ne pas conclure sur ce mot trop rebattu, il reste à dire, comme promis, quelques mots sur les suites de l'« Appel à la création d'une nouvelle discipline interdisciplinaire » que nous mentionnions au début de cette présentation. Il n'en est pas advenu grand-chose, mais pas rien non plus. Le plein succès passe en France par l'habilitation de nouvelles maquettes d'enseignement par le ministère (ou le secrétariat) des Universités et de la Recherche. N'ayant pour les récents gouvernements ni passion ni grande confiance dans la pérennité de leur œuvre réformatrice potentielle, nous

21. Dissipons une équivoque possible. Nous ne répudions nullement *a priori* la tentative de mêler science et mystique (à la différence d'Henri ATLAN dans *À tort et à raison. Inter critique du mythe et de la science*, 1990, Seuil, par exemple), jugements de fait et jugements de valeur. Nous savons bien que rien n'est jamais pleinement séparable jusqu'au bout. Mais si on le fait, il faut le faire 1°) de manière disciplinée (et l'on retombe dans le cadre de la science), 2°) sans s'imaginer, réciproquement, que parce qu'on est scientifique, on pourra faire l'économie de la tradition philosophique ou la réduire à une série de méthodes ou de concepts positifs.

n'avons (presque) rien entrepris en ce sens. Le désir de surmonter les guerres de religion entre sociologie et sciences économiques a néanmoins abouti, en trois lieux à notre connaissance, et à chaque fois à l'initiative de membres ou de sympathisants du MAUSS, à la création d'options « sciences sociales » ou « socioéconomie » dans le cadre du deuxième cycle de sciences économiques de Paris I (Ahmet Insel), Toulouse Le Mirail (Jacques Prades) et Paris VIII-Saint-Denis (François Fourquet). Ces innovations sont importantes, quand on connaît la répulsion des économistes envers tout contact avec les sociologues — qui vous sentent trop la science molle —, mais elles ne constituent pas encore une véritable alliance. Un pas supplémentaire sera peut-être franchi avec la création à Paris X-Nanterre de *diplômes d'humanités modernes*, respectivement *socioéconomiques* et *sociohistoriques*, qui mettent à parité, au niveau de la licence dès la rentrée 97, sociologie et sciences économiques dans le premier cas, sociologie politique et histoire contemporaine dans le second²². Dans les deux cursus, il est par ailleurs délivré des enseignements significatifs en philosophie politique et en ethnologie. S'organisent ainsi des alliances privilégiées, dont on peut supposer qu'elles font sens scientifiquement et pas seulement administrativement. Rapportée au débat qui précède, on voit que l'idée directrice n'est pas d'enseigner aux étudiants un ou deux mots dans chaque langue, ni de les initier à une langue universelle qui ne serait parlée nulle part, mais de les rendre bilingues et biculturels, tout en leur donnant les moyens de se débrouiller effectivement dans deux autres langues et cultures (en leur facilitant une éventuelle spécialisation dans ces dernières et réciproquement en s'ouvrant à leurs autochtones). Tout cela est encore bien peu de choses et ne démarre, à titre expérimental, que dans une université²³. Mais il semble y avoir là une formule susceptible d'être généralisée à d'autres combinaisons disciplinaires et à d'autres universités. Car, face à l'émiettement croissant du savoir, le plus urgent n'est-il pas de former des traducteurs et des passeurs compétents, capables de s'orienter utilement dans l'archipel des savoirs en expansion permanente ?

22. Techniquement, ces diplômes sont des diplômes d'université, délivrés par l'université de Nanterre. Mais ils s'ajoutent à des diplômes nationaux (doubles licences de sociologie, sciences économiques ou histoire, ou licence de sociologie mention économie [gonflée], ou magistère délivré en commun avec l'ENS de Cachan).

23. L'accord avec l'École normale supérieure de Cachan permet par ailleurs d'opérer un certain brassage entre normaliens et étudiants des universités.